

# *Libretto*



JEAN-FRANÇOIS BEAUCHEMIN

LE JOUR  
DES CORNEILLES

roman

*libretto*

Édition originale publiée par Les Allusifs en 2004.  
© Éditions Québec Amérique Inc., 2013.

ISBN : 978-2-36914-019-1

Né en 1960 à Drummondville, au Québec, Jean-François Beauchemin travaille d'abord comme rédacteur puis comme réalisateur à Radio-Canada, avant de publier des romans. En 2004 paraît *Le Jour des corneilles*, récompensé par le prix France-Québec. La même année, il est terrassé par une violente maladie qui le plonge dans le coma. À la suite de ce face-à-face avec la mort, il écrit *La Fabrication de l'aube* (prix des Libraires 2007 au Québec), récit autobiographique dans lequel il raconte ce qu'il considère comme une résurrection et sa conversion spirituelle.



*Nous logions, père et moi, au plus épais de la forêt, dans une cabane de billes érigée ci-devant le grand hêtre. Père avait formé de ses mains cette résidence rustique et tous ses accompagnements. Rien n'y manquait : depuis l'eau de pluie amassée dans la barrique pour nos bouillades et mes plongements, jusqu'à l'âtre pour la rissole du cuissot et l'échauffage de nos membres aux rudes temps des frimasseries. Il y avait aussi nos paillasses, la table, une paire de taboureaux, et puis encore l'alambic de l'officine, où père s'affairait à extraire, des branchottes et fruits du genièvre avoisinant, une eau-de-vie costaude et grandement combustible.*

*Pour nous repaître, nous prenions le poisson de l'étang ou boutions hors tanières et abris toutes bêtes nourricières : garences, gélinots, chipmonques, casteurs, putois, ratons et chevrillards. Le reste de notre pâture se composait surtout de thé de dalibarde, d'œufs de merles et de sarcelles, de marasmes, de racines et de baies, de souricelles assommées par nos soins et de rapaces doctement bombardés de pierrettes, ou percés de nos flèches.*

*Père possédait toutes sciences. Notions et lumières siégeaient sous son casque. Il concevait que Terre est plate, qu'elle stationne au milieu des cieux et que les astres tournoient à l'entour tel le chien ancré au pieu. Que la déesse Lune assure le salut de toutes choses vives : bestieuses, végéteuses et humaines. Que maux de corps se soignent par saignées et autres secours modernes. Que le cauchemar engouffre la cervelle par les esgourdes. Père traduisait*

*aussi les allées et venues de l'air : par simple grimpeur aux arbres il étudiait au loin le progrès de la bourrasque ou du cyclone cheminant vers nous, et augurait ainsi de notre péril ou de notre quiétude. Boussole et instruments paraissaient tenir en son pied, aussi savait-il circuler sous arbres et sur sentes sans entraves ni déroutements. Il pénétrait le sens des astres et des étoiles, et détenait le don de leur lecture. Aussi, par soirs, il m'arrivait, quand il lorgnait la voûte, de le questionner sur ma destinée. Telle était ma voix : « Père, que distingues-tu cette nuit de ce qu'il en sera de moi ? » Mais père n'était pas parleur.*

*Dès mon âge le plus vert, il m'avait instruit de tout : comment prendre le poisson, démêler la voix de la bête, talonner le gibier, découper le bif, rissoler le cuissot, tailler en billettes l'arbre abattu, apprêter le crevard de mouffeton, sauter la russule et autres champignes, recouvrir levant et ponant, circuler noctamment, coudre l'accoutre, étripier le chevrillard et même juguler la vipère qui se faufilait dans nos godillots laissés le soir sur le seuil.*

*Malgré qu'il fût gorgé d'entendement et qu'il eût pu aisément susciter amples égards, père goûtait une existence coite et quasiment solitaire. J'étais, en fait, la seule humanité autorisée d'avoisinance en ses parages. Ainsi coulaient ses jours, distants de tout commerce avec les gens, bourgeois ou créatures, qu'il qualifiait souventes fois de « racaille », de « marauds », de « pendards », de « faquins » et de « gueux ». Détournant volontiers sa face de la foule, il rebroussait toujours à la forêt, qui lui fournissait bien suffisamment tous asiles, pâtures et combustibles nécessaires. Préférentiellement au discours, il élisait les criailleries des bêtes, les bruissements de la bise dans les branchottes, les craquements des arbres pourris ou tordus, et même le tonnement terrible du grain quand il crève.*

*Non, père n'était pas parleur. Sauf quand il palabrait avec ses gens, ainsi que je le narrerai à présent, Monsieur le juge. Car s'il me faut aujourd'hui tourner pour vous les pages de mon existence, il me faudra aussi, par même occasion et pour mieux traduire mon récit, ouvrir le livre de la vie de père, si étroitement emmaillottée à*



*la mienne. Cela afin de vous instruire meillement des circonstances où je fus conduit à achever mon prochain, puis enseigné de vocabulaire et, enfin, mené ci-devant vous et les membres de ce tribuneau pour trancher mon cas.*

Père était fort charnu. Par tous horizons, on n'avait jamais vu bourgeois aussi musculeux. Mais ce qui me laissait le plus étonné était surtout la puissance et le nerf séjournant en ses chairs. Pour exemple, je dépeindrai premièrement un ouvrage des plus curieux que père accomplit une fois. Par jour de grandes gelures, je le vis se fabriquer mitaines de cette manière : fourrant le bras en une tanière, il grippa coup sur coup une paire de marmottes ventruées et enroupillées. Les assommant par suite du marteau de son poing, il entreprit bientôt de les fendre, puis de les évider. Une fois ce videment accompli à l'aide de ses seuls doigts, père se para les mains des dépouilles, et poursuivit son cours, les paumes bien au chaud maintenant.

Quant aux jambes de père, c'était équivalence de cuissots de rossinant par musculure aussi bien que par endurance à la course. Aussi, nul bourgeois ne pourchassait la bête mieux que lui, ni ne s'esquivait avec plus d'allure lorsque le cyclone menaçait. Son pied aussi impressionnait par sa surdimension. Quand père avançait sur sente de son marcher appesanti, la fourmi tressautait, le chipmonque chutait de sa branchotte, la chenillette là-haut aussi se décrochait de son feuillage et, en leur trou, garennes, marmottes, ratons et belets recevaient plafond sur le casque. Bref, en toutes portions de sa personne, père était important.

Mais ce corps, quoique baraqué, souffrait en sa partie la plus élevée et souventes fois la plus utile, le casque, d'un trouble étrange : lorsqu'il était entièrement éveillé et même affairé à besognes, père recevait parfois en rêve la visite de gens qui lui faisaient la conversation, à laquelle il rétorquait avec des mots que je ne lui connaissais guère coutumièrement. Plus alarmants étaient les grognements, gesticulades et agitations de démoniaque accompagnant alors son parler. Mais le pire résidait ailleurs. En effet, les gens de père, quand ils s'emparaient de lui, le forçaient aux actes et missions les plus insensés. Père, comme sous l'empire de quelque magie désastreuse, formait dès lors l'ambition d'exaucer ses gens, ce qui le menait, Monsieur le juge, au-delà des limites raisonnables de l'agissement humain. Forcé à mon tour par père d'agir à ses côtés comme second, j'ai plus d'une fois risqué ma vie en ces équipées, comme vous le concevrez bientôt par mon histoire.

Ça lui était venu, la première fois, dans les heures où mère nous quitta. Ma naissance terminée, mère commença à mourir sur la paille, car je lui avais donné ample fil à retordre avant que d'aboutir ici-bas. Père, cependant, avait attendu à l'extérieur de la cabane que mère mette bas, profitant des bonnes heures du jour pour éviscérer un chevrillard achevé par haut matin. Tandis que, né, je hurlai, père entra, me saisit entre ses bras musculeux et me mena bien vite devant l'âtre crépitant. Mère, de son côté, nous quittait si silencieusement que père ne s'avisa de rien. Ce n'est que lorsqu'il me ramena sur paille enaccoutré de ma défroque nouvelle et qu'il se tourna finalement vers sa compagne qu'il nota : mère, qu'il adorait telle une pierrette rarissime, avait rendu l'âme.

Ce fut un moment terrible. Chaque bête ou insecte terré en la forêt eût assurément le cœur cassé en écoutant le pleur déversé par père devant la cabane, sans compter ses plaintes et hurlades, répandues bien au-delà du grand hêtre.

«Pourquoi? Pourquoi?» criait-il, pleuroyant, son gros poing rossant une bille, son pied infligeant savates et coups divers aux arbres à l'entour. Mais ni bête, ni végétation, ni pierraille, ni la déesse Lune elle-même ne pouvaient trouver répons à cette question.

Ce même jour, tandis que le soleil finissait son déroulement en cieux, père, vaincu, vidangé de ses larmes, empoigna son herminette et commença d'usiner quelques planches. Il en forma une bière à dimension de mère puis, saisissant celle-ci une finale fois en ses bras, la déposa doucement en cercueil. Enfin, portant sur échine mère emboîtée dans ce couche-mort, il chemina en forêt jusqu'au pied de la grande pruche, ainsi que j'en fus instruit bien après. Juste ci-dessous, de ses grosses mains, père approfondit un trou, qui accueillit bientôt mère en son repos durable. Par suite il rebroussa à la cabane, me trouvant bien établi sur paillasse et attendant sagement de prendre repas.

L'œil encore rougi, père se mit à la tâche de me repaître. Je le vis sortir un moment, puis rebrousser bientôt avec le cadavre d'un hérisson femelle, dont il tira un peu de lait. Ce fut ma première pitance sur le domaine de la Terre: le lait d'une bête morte, achevée par père. Ce fut par même occasion ma première rencontre véritable avec la mort, véritable en ce que j'en fus pénétré, puis nourri. Toute ma vie, cela devait me rester inscrit au ventre: par là le trépas avait tracé sa sente en ma personne, comme mots se formant et s'alignant sur la page. Cependant j'avalai cette pâture avec enthousiasme, ne soupçonnant pas de suite ce qui me guettait ici-bas, tout ce dont je pâtirais, avant peu, auprès de père.

Cela n'allait plus traîner.

Après l'enfour de mère et mon breuvement de lait, père, moulu par le chagrin, s'allongea pour la nuit, non sans avoir bien refait le capiton de ma propre paillasse et établi ci-dessus. C'est à l'aube suivante que ses gens parurent en son casque pour la première fois. Après déjeuner, à peine avions-nous avalé le gruau de joubarde que voilà père qui gesticule et commence de se débattre avec ses visiteurs cependant aussi invisibles que pet de mosquite. Ça dure, ça dure, la sueur ruisselle sous la liquette de père, car il arpente la cabane, et s'agite, et grogne, et semonce, et rouspète, et menace ses gens. Puis vient un moment d'acalmette, et père s'établit sur le taboureau. Sa conversation, toutefois, persévère. Quoique fort vert, j'avais déjà l'œil ouvert et l'aptitude agile. Aussi traduisis-je vite le sens de cette émeute : quelque part sur le chemin séparant la tombe de mère et le seuil de la cabane, père avait égaré l'entendement. On mesurera mieux ceci quand j'aurai dépeint la mission que ses gens lui imposèrent alors, et dont je fus l'ingrédient dominant.

S'emparant de ma personne, père me mena par-delà la forêt jusqu'au champ de monsieur Ronce, où se trouvait un trou de marmotte peu aprofond. J'y fus enfourné puis laissé à moisir, séjournant là pour l'équivalence d'une course de soleil, pleuroyant extrêmement de désarroi, de soifs et d'appétits. Caillasses me griffaient l'échine. Poussiers et sables

m'emplissaient esgourde, œil et bouche. Paille se tissait à ma maigriotte chevelure. Larves de hannetons chutaient du plafond et m'atterraient sur cuissots, sur estomac et sur face. Et fourmis, et lombrics, et saute-climacie grouillaient et sautillaient formidablement à l'entour et sous ma défroque. Nul bourgeois, nulle créature ne vint cependant à mon aide, mon gémissement de chose faible n'atteignant sans doute même pas leurs esgourdes. Une marmotte parut toutefois, d'abord fort intriguée de ma présence en son logement, mais se désintéressant bientôt de la question et s'établissant même sur un bout de mon accoutre pour son roupil. Nous restâmes ainsi long de temps, tapis et réciproquement échauffés. Réfugié de la sorte, je sentis le calme rebrousser un brin en mes chairs. Je stationnai mon blair contre celui, doux et chaud, de l'animal.

Le balancement délassé de son souffle me ramenait le souvenir du ventre de mère, et je commençai à songer à elle, allongée durablement en sa bière. Malgré qu'elle fût morte et moi vif, je m'avisai que nous étions chacun en semblables situations, reposant sous le monde et en quelque manière retranchés de lui, chacun de son côté aux confins de la vie. Peut-être, si nous avions été instruits de la façon d'accomplir une telle chose, aurions-nous pu à ce moment nous rejoindre et nous sourire aimablement. Ce penser m'en amenait un autre, que je remâchais ainsi : qui sait si les machabées ne rebroussent pas à leur façon en pays de commencements, tels les petits d'humains en état de première verdure ? Et qui sait si les nouvellement-nés n'ont pas, amassée en leur besace intérieure, toute une vie par-devers eux ? Car telle est l'outrevie : emplie de devinettes et d'inexplicabétés.

Parfois, le roupil de la marmotte paraissait troublé de révelements effrayants, et l'animal alors se blottissait davantage contre ma personne, comme pour y trouver renforts. Il arrivait aussi que, mon hôte bronchant en son roupillement,

l'une de ses pattes se pose doucement sur ma face, ou sur mon bras, semblablement à la main d'un compagnon bienveillant. Ainsi avons-nous, au plus épais de ce trou, fait échange de secours. Et tandis que les durées coulaient, je songeais que ma destinée était peut-être davantage de vivre comme les bêtes, à tout le moins parmi elles, plutôt qu'en humanité affairée, et tracassée, et sourde à mon gémissamment souterrain. Rappelant en mon casque ces événements, je m'instruis aujourd'hui seulement que ce fut là, dans ce trou, que je reçus les témoignages de chérissement les plus prolongés. J'observe aussi que cette marmotte-là me prodigua davantage de chaleur et de rescousse que père ne m'en offrit de toute sa vie.

Car père revint enfin me désenfouir de là.

Juste avant, le soleil concluait sa course, et je commençais à concevoir ma mort prochainement. «J'aurai donc résidé ici-bas le temps d'un jour», me disais-je, toisant par l'entrée du trou un pâle agroupement d'étoiles. Je chassai une fourmi de ma face, pris en ma main une patte de la marmotte, baisai paupières et me préparai à mourir. Il me semblait être déjà à demi en l'outre-monde lorsque je perçus, au-dehors, le marcher fruste de père. Levant l'œil, je vis son godillot paraître, puis bientôt la face entière de père emplir l'ouverture. Je fus à la fin extrait sans ménagement de mon gîte et emporté sous les astres.

Le sort l'avait voulu ainsi : j'étais rebroussé parmi les vifs. Établi sur l'échine de père ainsi qu'une hotte emplie de tubéreuses, ma face tournée vers le champ de monsieur Ronce, je vis s'évanouir dans la nuit la première résidence digne de ce nom que j'eus en l'ici-bas et, surtout, le seul ami véritable que je coudoyai jamais.

Des époques coulèrent. Les gens de père allaient et venaient, emplissant son casque parfois pendant de longues durées, s'enfuyant ensuite comme filous, puis rebroussant encore et le possédant tel un enchaîné. Mon premier âge fut ainsi marqué par les démenes répétées de père, auxquelles j'étais toujours fâcheusement associé. Encore trop frais d'âge pour le questionner sur le sens de ses actions, je le suivais sans rouspète dans les tâches prescrites par ses gens. Combien de fois fus-je houspillé, affamé, appendu, enseveli, livré à termitières ou établi sur guêpière, enduit de miellée puis offert à fourmis, ficelé à branchotte puis donné pour pâture à chenillette et quasiment noyé sous l'étang ? Combien de fois ? C'est là calculément trop extravagant pour mon casque si peu aguerri aux nombres. Mais je conserve de tout cela le sentiment d'un attentat ineffaçable.

Néanmoins, malgré la fragilité de mon extrême verdeur, je surdurai à cette période. J'abordais à présent l'âge tendre des jouvenceaux, les joues piquées de roussi et la tête encore boursofflée de canailleries. Mon rôle dans les missions démentielles de père n'en fut pas moins notable. Sans doute même y fus-je encore davantage l'objet de rudesses.

J'ai pour exemple ressouvenir d'une folie de père qui me laissa fort secoué. Je terminais ce jour-là, ci-dessous le grand hêtre, le grillement d'une brochette de souricelles. Père, qui



jusqu'alors s'affairait à fendre billettes, se montra bientôt à mon abord avec l'œil bileux, le nerf tendu et le cheveu hargneux du possédé. Nul doute : ses gens lui revenaient. Sa voix fut rude et commandeuse : « Parnoir ! Fils ! J'ai faim ! Sers-moi donc sur l'heure de cette viande-là ! » Mon rétorque fut à peu près ainsi : « Mais, Père, c'est que je mijotai cette pitance pour mon usage personnel, sans songer que tu y poserais la lippe. Aussi y mis-je quantité d'assaison d'herbe-aux-rats, que je goûte fort, mais qui d'ordinaire te fait venir, à toi, pustules et boutons variés ! Mais si tel est ton souhait d'avalier un peu de chair, laisse-moi assommer de mon godillot quelques-unes des souricelles qui circulent en notre cabane. Je te les embrocherai vite et te les grillerei à ta satisfaction. »

Ce répons ne trouva pas chez lui bon escouteur. Père me saisit au col et entreprit de me juguler, menaçant de me faire égarer le souffle, l'aplomb et quasiment la vie. Mon esgourde demeurant toutefois assez vive, j'entendis ces mots prononcés pour moi par père, comme pierrailles fracassées sous outil : « J'ai dit : j'ai faim ! Donne-moi de ce repas ! » Puis il défit lentement l'étai de ses doigts et me rendit à la vie. Trembleur, je fis ce qu'il attendait. Père empoigna la brochette, s'établit sur le sol, puis se mit la première souricelle sous la dent. Ça ne lui était pas encore passé dans le gosier que boutons commencèrent à lui tapisser la face et les mains.

« Diablerie et grain d'orage ! » fit-il aussitôt, jetant prestement au feu le reste de sa pitance. Piqué, saisi par extrêmes fâcheries, il se dresse alors, vient me gripper par l'épaule et m'entraîne fort malheureusement vers la barrique. Nous y sommes. « Vide cette tonne ! » criaille-t-il. Et me voilà renversant la barrique et déversant sur la terre toutes les pluies amassées ci-dedans depuis lunes et soleils. Quand c'est accompli, père me commande de le talonner sur la sente et de transporter par-devers moi la barrique.

Nous circulons en forêt long de temps, silencieux de voix,

mais bruiteurs de pas. La plainte de la barrique aussi, roulée par mes soins, résonne sourdement sur la terre et trouble le roupil des bêtes. Les moins trembleuses d'entre elles sortent de leur trou et viennent nous regarder passer. Muffles et moustaches s'agitent derrière les fougères. Des oiseaux aussi passent, tournoient, baissent l'œil un instant sur nous, puis poursuivent leur chemin.

Nous touchons enfin le pied du mont Tondu. C'est une colline s'élevant à moyenne distance de la cabane, et dont le flanc et le sommet caillouteux ne laissent croître que pieds d'aubépines, prêles, mousses et lycopodes, d'où son nom. Rompant son silence, père dit avec grondements dans les mots : « Maintenant, hisse la tonne tout là-haut ! » Et me voilà grim pant le mont Tondu, poussant puis tirant la barrique, peinant, bandant mes vertes musculures, poussant exclamations multiples, suant sels, et eaux, et poivres de corps, manquant mourir de pénuries à chaque pas. Maintes fois, arrivé au bout de mon nerf, dus-je lâcher mon bagage, le laisser dégringoler et m'en aller le reprendre au pied de la colline puis recommencer, débravouré, mon grim pement. Père, cependant, stationnait non loin et posait le regard sur tout cela, sans broncher.

Je parvins à la fin à m'établir sur le sommet du mont Tondu. Père vint m'y trouver. Malgré que le jour fût d'abondance chauffé par le soleil, je frémissais de tous mes membres. Qu'allait donc ordonner père à présent ? À quelle terriblerie étais-je promis ? Je le sus bientôt.

« Faufile ta personne en barrique ! » fit-il. Je pressentis ma fin venir. Espérant survenue de miracle, je me glissai soumissionnement dans la tonne. Une fois emménagé ci-dedans, je fermai l'œil, me recroquevillai tel un pré-jouvenceau en ventre de mère, et patientai. Mon moisissement fut courtaud. Car je sentis presque aussitôt la barrique se coucher, puis commencer à rouler, puis dégringoler franchement le flanc du mont Tondu. Père venait de m'y lâcher.

Je culbutai, Monsieur le juge, comme culbute la pierraille s'écroulant aux reins des montagnes : ma chute fut vive, compliquée et sans ménagement. J'allai, à sa fin, emboutir une épulette robuste, et même inébranlable, et fort mal située sur mon trajet. Quoique sonné, je sortis de cette expérience indemne, et la barrique aussi. Père vint à moi, l'air toujours aussi cassant, et me fit ce discours : « À présent, rebroussons à la cabane ! Et rapporte avec toi cette tonne ! Elle est de grand usage par temps d'averses ! »

Le soir avançait quand nous foulâmes enfin notre seuil. Je m'écroulai sur ma paillasse sans même avaler pitance, et commençai à roupiller sur l'instant, tant était grande ma débilité. Je n'eus point de rêves cette nuit-là, mon casque s'affairant sans doute à besognes plus urgentes : replâtrage d'entendement, ressemelage de notions, raccommodage de lumières et remises en état semblables.

L'aube se forma. Je fus extrait de roupil par le bruit de l'herminette fendant le bois. Je m'en fus trouver père. J'eus vite fait de traduire, à son œil redevenu coi, que ses gens l'avaient à présent déserté. J'observai aussi que boutons ne séjournaient plus en sa face. Père, cependant, ne faisait nul cas de ma présence, et continuait son ouvrage. Je le questionnai enfin : « Mais, Père, me diras-tu : pourquoi ce supplice que tu m'infligeas au mont Tondu ? » Des billettes furent encore

ouvertes. Un oiseau trilla. Une vipère glissa entre les lycopodes. Puis les cieux quittèrent pour de bon leur accoutre de nuit, et le soleil coupa, du tranchant de ses rayons obliques, la forêt de l'à l'entour.

«Ta mère avait grand talent de cuisinière. Jamais n'aurait-elle mis en notre pitance assaisonnements inappropriés. Puisse ton étourderie, punie par celle que tu vécus en éboulis de barrique, te rappeler cela.»

Ainsi parla-t-il.

Par soirs d'étés, après avoir grillé puis bien avalé le bif de putois ou le gâteau de rognons, père s'établissait ci-dessous le grand hêtre auprès du feu et commençait à tisonner pensivement. Je l'y accompagnais. Levant parfois le regard, nous toisions le sommet des arbres se fondre peu à peu à la nuit. Puis les astres venaient, éclairant de leur mèche cieux et étendues, instruisant de leur boussole, peut-être, quelque marcheur égaré.

Nous restions le plus souvent, alors, la lippe close. Pour moi, ce n'était pas que je fusse dépourvu de choses sur lesquelles discourir. Simplement, lorsqu'il mûrissait en ma glotte, mon discours stoppait sa course et refusait d'aller plus avant, puis de fleurir sur le terrain de ma langue. Car j'étais pauvre de vocabulaire, aussi pauvre que le foin aux heures enfuies de l'été : sec et vidé de sa céréale. Aussi fus-je ressemblant, ces soirs-là, au hibou en sa nuit noire, préférant le silence des ombres au bruit âpre des maigres paroles. On eût dit que j'attendais, que j'attendais d'être instruit de vocabulaire, comme si je savais déjà que le jour viendrait où les choses et le monde trouveraient en ma bouche plus amples traductions.

Qui sait ce que père, lui, devant notre feu, méditait et se retenait de dire ?

Et ainsi de la course de notre existence à la cabane. Chaque jour nouveau nous voyait assommer bêtes comestibles, prendre poisson, quérir dans les nids œufs d'oiseaux, tisser fibres pour notre vêtir, coudre godillots et pelisses, et accomplir toutes tâches ressemblantes. Lunes et soleils se succédaient, arrière-saisons venaient et repartaient, époques et âges mêmement, et des laps, et des durées, et du temps coulaient encore.

J'arrivais à l'ère du mi-temps de la vie. Et père aussi avançait en âges. « Comme le temps coule ! mâchais-je parfois. Voilà père mûrissant formidablement, blanc de cheveux, un brin courbé d'échine et flétri de peau, quoique encore gaillard et sans cesse visité par ses gens, et toujours à palabrer avec eux. » J'avais moi aussi fort profité, quitté depuis jolie lurette les premières verdeurs et atteint une gaillarderie extrême. Je pouvais aisément, à présent, enlacer le grand hêtre. Quoique moins dégourdi et moins empli de science que père, j'étais adroit à toutes besognes. Père me confiait ainsi souventes fois mission d'aller chasser de mes flèches toute bête à la chair utile à notre pitance du soir. J'allais pareillement grimper aux branches pour y chouraver les œufs et, à l'étang, j'enfonçais ma pique dans le poisson-chat. J'usinais toutes choses de mes

mains : outils, planches, mobilier, défroques, machins. Bref, c'en était fait de mes époques d'enfance et de leur insuffisance. J'étais entré, désormais, en carrière humaine.

Sous belle saison, quand le soir détrônait le soleil, les mouches-de-feu s'emparaient de la forêt. Le chant des crapauds parvenait à notre seuil. Venue du pays, on entendait dans les lointains la bise s'avancer, jusqu'à faire broncher le sommet des grands arbres. Par nuit aprofonde, la déesse Lune montait à l'azur. Parfois, aussi, la bise singeait une voix et parvenait à mon esgourde, serinant ce discours : « Qui es-tu ? Qui es-tu ? » Puis on démêlait le heurt des ailes du hibou qui décampaît, une souricelle dans le bec.

« Qui es-tu ? Qui es-tu ? » bruissait la nuit.

Et qui étais-je, en effet ? Moi, qui roupillais aisément sous étoiles, qui ne se lassais guère du frémississement des choses. Et je songeais encore : « Quel est ce bourgeois gîtant au creux de mes chairs et se sentant chez lui sous les arbres, sous l'azur, parmi les bêtes ? » Par nuits, quand nous restions à échauffer nos membres auprès du feu, il m'arrivait de m'ouvrir à père de ces pensers, et d'autres encore. Tel était mon dire : « Père, toi qui vécus, dis-moi : sous cieux et sur Terre, qui sommes-nous véritablement ? Oui, quelle sorte de bête est donc l'humanité ? Et d'où vient que, lorsque les soirs paraissent, notre casque s'embue de la songerie de ces choses-là, ci-devant l'immensité nombreuse des astres en cieux ? »

Mais c'était langage ignoré de père. Aussitôt que je terminais mon discours, il se désintéressait des flammes, allongeait sa personne sur la fougère et baissait paupières. Son rétorque était ainsi : « Demain, il nous faudra chasser puis étripper chevillards. Nous aurons ample besoin de forces. Aussi, voici venue l'heure du roupil. Adieu donc, Fils ! »

Car père n'était pas songeur.